

LA JOUISSANCE AUTRE

Charles MELMAN

(13) Freud attache homme et femme à un même et unique piquet, celui de la jouissance phallique, pour rendre compte de la tournure et de la limite de leurs ébats. On sait pourtant la claque par laquelle Dora, pionnière des féministes, répondit à la prétendue maîtrise d'un tel gardien : serviteur, lui dit-elle, en prenant du champ.

Parce qu'il réfère ces interprétations pastorales aux contraintes très peu naturelles et plutôt mal fichues par lesquelles l'ordre signifiant engendre le parlêtre, LACAN peut distinguer, outre la jouissance phallique, une jouissance supplémentaire. Autre, propre à celle ou celui qui a opté pour la position féminine.

Et l'intérêt de cette novation est considérable pour au moins trois raisons. Une raison de méthode d'abord : c'est la référence à la structure et l'évaluation de ses conséquences logiques qui illumine un pan entier de la clinique, autrement destiné à rester continent noir.

Interrogation ensuite, sur les limites de la phénoménologie : cette clinique collige en effet des conduites qui, pour être patentes, subissent le paradoxe de ne pouvoir néanmoins être dites par celle qui les supporte, tandis que leur conceptualisation par celui qui les entend les voue à être méconnues, c'est-à-dire évaluées avec les paramètres du discours du Maître. La sexualité féminine va ainsi de celle qui ne peut la dire à celui qui ne peut l'entendre.

Intérêt clinique enfin : l'organisation parfaitement spécifique de cette jouissance rend compte (14) de toute une série de faits versés autrement dans le panier du "pré-génital", c'est-à-dire conçus comme accidents et arrêts du développement ; il semble que la croyance au "ça poussera un jour" ne soit pas l'apanage du petit Hans.

Qu'est-ce qui fait la spécificité de cette jouissance de l'Autre ?

Répondons succinctement par un trait différentiel : elle ne se fonde pas sur l'appui que donne une limite à la préhension d'un objet désormais garanti autre, *hétéros*. D'être sans l'appui d'une limite, privée de la résistance stable de l'objet, elle livre celle ou celui qui s'y trouve adonné à la répétition de coups qui doivent être maintenant croissants d'intensité et accélérés dans leur rythme pour essayer de gagner le ciel d'un Autre : instant brièvement réussi avec le sommeil ou le coma et qui ne s'accomplit en acte réussi, c'est-à-dire fondé pour l'éternité, qu'avec la mort. Seul le corps biologique, en effet, oppose ici une résistance naturelle qu'un tel procès ne peut que vouloir forcer.

D'être ainsi infondée en droit, cette jouissance n'est pas non plus interdite, c'est-à-dire articulable ; elle opère sans que celle ou celui qu'elle supporte puisse s'en réclamer, s'en faire jamais reconnaître par un autre, puisse soutenir son image autrement que par la présence réelle d'un objet voué à être consommé : oscillation entre l'élation et la dépression.

Cette impossible connaissance entretient la quête exacerbée et revendicatrice d'une reconnaissance pas moins désespérée.

Certes, un objet fondateur, un ancêtre éponyme peuvent s'imaginer : Sein, par exemple, qui nourrirait chez tel la rêverie d'une mécanique des fluides ; Mère toute puissante qui de répondre à tous les besoins abolirait la complication et les tourments du désir : qu'il n'y a pas de rapport sexuel.

L'inconvénient, ici cependant, est que la réussite signe l'échec puisque une donation qui serait parfaite de l'objet supprimerait du même coup tout heurt, qu'il soit qualifiable du bon ou du mal.

(15) Aussi est-ce à la seule présence réelle de l'objet que revient la charge de garantir l'existence d'un Autre dont l'accès se propose dès lors comme terme d'une chaîne non plus métonymique mais faite d'anneaux d'un poids progressivement croissant.

La satisfaction proprement sexuelle, voire la question du choix du sexe du partenaire, sont éclipsées ici au profit de procédés d'incorporation, orale par exemple et d'aspirations fusionnelles.

On sait comment Freud a délaissé la cocaïne pour Martha ; mais qu'une femme exige d'être l'unique, l'exclusive et la vraie pour son homme, celle dont le défaut le plongerait dans l'état de manque, illustre la prévalence cherchée de cette jouissance Autre, dont l'accomplissement est certes là encore narcissique mais n'implique plus le sexe qu'au titre de bricole parmi d'autres médailles.

De n'être pas hétéros, l'objet offre ici un plain-pied qui autorise une réversibilité parfaite avec le partenaire, soutient l'image d'une fusion assez réussie avec lui pour qu'il devienne partie essentielle du corps propre (ce que l'enfant enregistre comme mère inévitablement captatrice et dévorante), suscite le vœu très ordinaire (chez la bonne mère ou l'épouse parfaite) du meurtre qui achèverait cette jouissance en même temps qu'il en serait l'acte enfin libérateur.

On voit le style paranoïaque propre à ce procès. La place du sujet ne s'y préserve en effet que de ce précaire entre-deux : présence de l'objet dont le caractère exaltant ne tient qu'à ce qui annonce sa disparition, déchirement par un amour qui se voudrait éternel quand ce qui le suscite est la proximité de sa consommation. Celle-ci, accomplie, vaut l'épreuve d'une dépersonnalisation, vécu de la mort qui serait authentique si ne subsistait l'impératif sans retenue, sans sauvegarde et sans vergogne du signifiant, qui entraîne la créature désormais irresponsable dans la quête forcenée d'une retrouvaille, pour un cycle nouveau mais chaque fois abrégé.

On admettra aisément que cette jouissance Autre mette en oeuvre une autre logique : impossibilité ou dénigrement de l'usage du concept, refus de toute bivalence, sympathie pour le scepticisme de l'intuitionisme, goût (16) affiché pour "l'ouverture", dénonciation du ridicule de tout dogmatisme, etc.

On pourra y déchiffrer ce qui suscite la tentative de produire ce qui serait parole spécifiquement féminine, autrement dit lèverait pour de bon la mutité de votre fille. La difficulté est que cette parole, si ce qui s'écrit ici est vrai, ne pourrait valoir qu'à calquer inévitablement sa fondation sur celle qui donne assise à la parole proférée de l'autre côté, mâle, abolissant, du même coup, la spécificité réclamée.

Que cette jouissance de l'Autre ne puisse ainsi s'autoriser d'aucun universel n'excite que plus en tentative d'en forcer l'impasse par l'expression d'une manifestation qui en serait collective. Nul besoin d'un rassemblement féministe pour cela. Il est patent que sa manifestation de

masse se produit depuis longtemps, grâce à des hommes champions de cette cause féministe, que ce n'est pas dévaluer à la repérer, active, dans la jouissance bachique.

Il serait intéressant d'entreprendre, à ce propos, le voyage ethnographique pour vérifier comment, dans les divers groupes, la jouissance phallique se trouve doublée, fût-ce dans les sociétés primitives, par une autre, ce qui complique le régime des filiations.

Chez nous, il est d'expérience que se trouve célébrée, à l'échelle de masse, une divinité maternelle qu'aucun mythe explicite ne justifie en droit, le fléau du jugement public oscillant dès lors à l'égard de ses manifestations entre la tolérance complice et la répudiation pour excès.

Ce mythe prend seulement un peu de corps, vengeur, quand l'usage de drogues "étrangères" ou chimiques rompt le pacte de filiation et isole les déviants adeptes devenus soudain fautifs et malades, incompréhensibles en tout cas.

Notons enfin que cette dépendance vitale à l'égard d'un objet dont la consommation ne peut aller que croissante, telle que l'accomplit la jouissance Autre, est l'idéal même visé par la société industrielle. A ce titre, il est prévisible que l'éthique inhérente à ce type de jouissance bénéficie d'une(17) promotion, comme on dit, accrue. Ce qui nous fera toujours marcher, mais autrement : c'est-à-dire courir.

L'AUTRE JOUIR (*)

NORME ET JOUISSANCE

(19) Nous agissons toujours comme si nous savions les limites de "*la normalité*", ceci fait partie de la fonction du psychiatre ; on sait que la difficulté commence seulement quand nous sommes appelés à formuler un accord sur le concept.

Prenons-en une illustration récente : les psychiatres d'un Etat américain décident de rayer l'homosexualité de leur nomenclature des maladies mentales. Dans quel registre sommes-nous donc, bien distinct en tout cas de celui d'une neurophysiologie, pour que le déplacement de telles limites puisse se faire au gré de l'évolution des mœurs ? Et si l'isolement semble réfractaire à cette évolution, pourquoi ne pas signaler que la névrose obsessionnelle paraît inexister avant l'établissement de la religion ?

Quoiqu'il en soit, ce savoir sur la norme, qui nous agit et détermine nos options de façon à peu près semblable bien qu'il soit à l'insu de nous-mêmes et difficile à conceptualiser, témoigne, s'il le fallait, pour la prévalence de l'inconscient.

Prenons appui sur notre exemple pour avancer que cet inconscient consiste essentiellement en un savoir sur la jouissance et qu'il peut hésiter sur ses modalités. Cependant, il est habituel que soit reconnu comme "normal" qui participe de la jouissance du phallus, avec l'ambiguïté bien repérée de ce "du" dit par la grammaire objectif ou subjectif selon la place où exerce l'agent.

(*) Article extrait de "Regard-Accueil-Présence", cfr p. 6 de ce Bulletin

(20) Reprendre *L'histoire de la folie* de M. FOUCAULT à la lumière de cette définition pourrait faire s'interroger sur la cause réelle du grand enfermement à l'âge classique. Plus que par un défaut de raison, les gueux très divers raflés dans les cités en cours d'urbanisation pour être placés à l'hôpital général semblent se caractériser par leur défaillance à servir honnêtement la cause phallique. Et on voit bien ici ce que "honnêteté" veut dire, illustrant l'ambiguïté signalée à l'instant du génitif : la jouissance "normale" ne va pas sans une part due et à payer à la fruition et à l'échange que, pour sa propre satisfaction, le phallus paraît exiger. Kretchmer a bien montré par ailleurs avec son "délire de relation chez les sensitifs" combien le fait d'être exclu de cette jouissance pouvait avoir une incidence subjective dramatique et conduire les "vieilles filles" et "masturbateurs" au délire.

L'homosexualité montre aussi à cette occasion le bout de l'oreille en dévoilant son truc : jouir du phallus sans qu'il n'en coûte rien, sans estimer rien lui devoir. Sans doute peut-on penser qu'elle doit à cette économie d'avoir été rangée jusqu'ici dans "l'anormalité".

Qu'y a-t-il aujourd'hui pour que, autre temps autres moeurs, cette estimation puisse prêter à révision ?

PERMANENCE DE L'AUTREJOUISSANCE

A dire vrai, il est patent que la jouissance phallique a toujours été, dans notre zone culturelle, doublée par une Autre, nécessaire parce que soutenue par la structure. Nous n'en appellerons pas à la présence dans l'histoire du couple voulu originel de l'apollinien et du dionysiaque. Nous rappellerons seulement la manifestation, massive à l'échelle sociale, d'une jouissance autre parfaitement tolérée, fonctionnelle bien qu'elle ne soit pas explicitement formulée ni soutenue par quelque mythe, et bénéficiant en outre d'une entière complicité publique nous désignons : la jouissance bachique.

On sait d'ailleurs l'impuissance, voire la maladresse du médecin à son égard.

(21) Pour une raison éthique d'abord, puisqu'il est patent que son expression ne va pas sans une valorisation par un sentiment public de triomphe, à peine tempéré par les fâcheuses incidences locales.

A cause d'une difficulté de diagnostic ensuite, car le médecin est privé de point de vue dans un champ où la réalisation du désir cesse d'être subordonnée au primat du maintien de la vie : il n'est rien dans la symptomatologie du buveur qui ne soit signe d'une aspiration à la mort, témoin de la prévalence d'une *autre* norme où c'est l'intervention médicale qui prend figure de symptôme pathologique.

Pour un embarras pratique enfin, puisque le médecin est sans pouvoir sur un tel processus : la coercition l'aggrave en effet, on le sait, et le laisser-aller ne débouche sur aucune solution qu'on voudrait qualifier de naturelle.

Ces traits rassemblés laissent percevoir que le médecin rencontre à cette occasion un type humain *autre* sur lequel sa dialectique, son pouvoir et son prestige sont sans effet.

Mais le progrès tient à l'isolement de la structure *autre* qui soutient cet état.

Il est remarquable que J. LACAN ait proposé cet isolement comme effet logique des incidences propres à la structure du langage (cfr. le séminaire "Encore").

Nous les réduirons à l'extrême pour les besoins de notre démonstration en disant que la jouissance phallique se soutient d'un ensemble dont l'essentiel est qu'il est *fermé* : l'objet doit

dès lors sa qualité à la place, au situs qu'il occupe, d'être au-delà, hors-limite, Autre, hétéros ; dès l'Esquisse, Freud l'avait fait surgir de la perte primordiale d'un identique au profit du retour, à chaque fois, d'un autre à qui donne sa brillance la nostalgie de cette perte. Le mouvement même de ce retour souligne que cet Autre n'est pas vide mais lieu d'un ensemble qu'organise une autre structure, celle, complémentaire du premier, d'être un *ouvert*.

Notre insistance porte sur la manifestation clinique patente d'un mode de jouir organisé par une telle structure, celle de l'ensemble ouvert.

(22) Dans celle-ci en effet l'objet ne peut tenir sa qualité d'une place Autre, qui ne peut être ici qu'imaginée au terme toujours reculé d'une course infinie, puisqu'aucune frontière n'en fonde la légitimité.

Et si on admet que l'accomplissement de la jouissance tient dans la sédation d'une tension que traduisent l'abolition de la conscience et le sommeil, justement étiquetés "petite mort", l'objet devra sa qualité à des propriétés pharmacodynamiques susceptibles de produire un effet semblable. A défaut de valoir par la qualité d'être Autre, l'objet vaudra par la semblance qu'il tient de procurer une jouissance voisine. Le prix à payer en sera au moins triple.

D'abord un attachement forcené à l'objet dont la disparition, fût-ce par absorption, signale l'éclipse d'un Autre qui, fût-il euclidiennement repéré, se trouve seul susceptible de maintenir la place du sujet ; d'où l'angoisse extrême, la dépersonnalisation, la dislocation somatique, voire le délire, bref ce qu'on désigne comme expressions de l'état de manque.

Simultanément la nécessité, liée à la mithridatisation d'une absorption de quantités toujours croissantes.

Enfin l'aspiration inconsciente à la mort, dont l'accès témoignerait de la capture enfin réussie par le lieu Autre ; nous avons mentionné l'effet de désorientation produit sur l'entourage.

ACTUALITE DE L'AUTREJOUR

Cet autrejour est patent dans notre culture et est parfaitement toléré : ce qu'illustre la diffusion acceptée de l'alcoolisme.

La répulsion du milieu social à l'égard des toxicomanies, dont le jeu est pourtant semblable, paraît s'expliquer par l'appui tacite qu'elles prennent sur un mythe difficilement admissible. Si l'alcoolisme trouve ses racines, en effet, de creuser la place imaginaire d'une bonne Mère, celle dont l'invocation ne saurait jamais rester sans réponse

(23) (une représentation de la psychanalyse s'inspire du même imaginaire et ne tolère pas la vérité de l'Autre : qu'il est sans voix), les toxicomanies, avec leur appel à des substances *étrangères* ou *artificielles*, révèlent de la bonne Mère un masque de sorcière : qu'elle puisse rester Autre malgré l'inceste.

Notons que les psychotropes agissent en partie de la même façon que ces toxiques et ne valent pas moins, à une échelle massive, un état de dépendance et de soumission validé ici par la figure d'un Esculape bienveillant.

Enfin on ne peut ignorer qu'un tel accès à la jouissance, soutenu par une consommation toujours accrue et une dépendance à l'égard de l'objet, représente l'idéal d'une société industrielle. A ce titre on voit mal ce qui pourrait faire obstacle à sa propagation : nous sommes vraisemblablement voués à autrejour.